

- 56 ans ■ 8^e dan ■ Championne du monde 1980 et championne du monde vétérans 2007 (-48 kg)
- Trois fois championne d'Europe (1976, 1978 et 1980)
- Professeur et entraîneur ■ Expert auprès de l'UEJ



Jane
Bridge

Europe et JITA KYOEI

Il y a peu, j'ai passé dix jours à Porec pour encadrer un stage des -15 ans organisé par l'Union Européenne de Judo. Porec ? Ça existe. C'est une ville balnéaire de Croatie. Là-bas, on parle le croate et l'italien.

Comme souvent dans ces stages je ne sais pas trop quoi attendre : le niveau, le nombre, ce qu'ils viennent chercher, l'attitude des stagiaires, de leur coaches, leur vision des choses... La veille, nous avons fait une réunion avec les organisateurs, les professeurs et coaches étrangers venus avec leur groupe d'élèves. Quand ils ont appris que c'était moi la responsable des -15 ans, j'ai vu une moue fugitive sur certains visages. La petite là, pour nos jeunes futurs champions ? Bof...

Le lendemain, premier jour du stage, je suis arrivée en avance comme j'aime le faire. Il y avait un entraînement des équipes juniors de la Croatie avec des pays avoisinants. **J'ai été surprise par le laisser-aller des comportements : pieds nus en dehors du tapis, entrées et sorties constantes et sans saluts, des jeunes débraillés qui ne se rhabillaient pas.... Je me suis dit « Jamais ça sous ma responsabilité » !**

Jour J. Tout le monde est là. Si je suis dans l'inconnu, eux aussi. Quatre-vingts élèves venus de tous les territoires de l'Europe dont certains sont des pays en guerre, ou sous un régime autoritaire. D'autres subissent d'énormes difficultés dans leur vie quotidienne, des changements radicaux, des crises financières. Quatre-vingts personnes qui se demandent à quoi ils se sont inscrits, qui se regardent et dont le sentiment général, pour moi comme pour eux, est que « nous ne vivons pas pareils ». Des Tchèques, des Russes, des Croates, des Ukrainiens... et moi, née dans un pays en passe de demander son « brexit » ! Une ligne bien droite, tout le monde pieds joints. Voilà ce que je demande d'abord. Et les règles. J'insiste : pas de pieds nus, saluer le tapis, saluer le partenaire, signaler aux coaches les sorties éventuelles et leur raison... Et j'en rajoutais en fonction des nécessités. Sur la façon de combattre et d'aborder le partenaire, sur ce qui était autorisé et ce qu'il fallait laisser de côté, sur l'attitude en tant que Uke...

À la deuxième séance, comme je sentais encore une vague réticence, j'ai recommencé. « C'est le judo » ai-je dit. « Ce sont les règles du judo, pas les miennes ». Le socle de base pour que toutes les petites choses qui viennent ensuite et dont on se souvient si longtemps, pour que toute la somme des détails, des micro-expériences vécues, tout cela ne crée que du positif, un édifice de sens et de sensations qui tient assez debout pour changer quelqu'un, pour changer le monde.

En demandant l'exigence, il faut en montrer aussi. Je me suis lancée sans me ménager pour empêcher l'inertie, entraîner tout le monde. Un enseignement de la meilleure qualité possible, adapté à ce que je percevais d'eux, donné avec enthousiasme et respect pour eux, pour leurs efforts. Quand je voyage vers l'Est de l'Europe, je suis souvent frappé par la qualité de leur formation de base, mais surtout de leur engagement. Ils aiment le judo, et ils veulent vraiment apprendre quand on leur en donne. Nous étions réunis autour du judo et de la volonté commune de bien faire et cela a créé rapidement un environnement fantastique. **Et, dans ce cas, cela devient formidable un rassemblement pareil, avec un laskevitch, légende du judo russe, qui passe par là et montre son juji-gatame.** Des élèves russes qui ont commencé à venir me chercher pour que je réexplique ou que je regarde comment ils faisaient. Des Ukrainiens qui sortaient leur meilleur anglais pour me poser des questions. Le seul Français du stage, Thibault, qui me suivait partout pour que je traduise et que je lui explique tout. Des entraîneurs tchèques qui filmaient et me demandaient de remonter à leurs élèves, des parents qui faisaient répéter la grande soeur sur le petit frère... et moi, au milieu, qui tâchais d'orienter, de protéger, d'encourager. C'était affairé, positif et joyeux et nous avons commencé à être très contents les uns des autres. À la dernière séance, des filles russes ont essayé de me dire quelque chose que je n'ai pas compris. Elles ont fini par passer à l'acte. Elles voulaient me serrer dans leurs bras !

Et puis il y avait ma petite Ukrainienne, Anastasia, 14 ans, qui veut devenir pharmacienne et s'entraîne cinq fois par semaine, là-bas, à Odessa. À la fin du stage, je lui ai donné mon Mizuno qu'elle ne voulait pas accepter, et on a pleuré toutes les deux.

Je revoyais peut-être à travers elle la petite Anglaise que j'avais été, volontaire et enthousiaste, à laquelle le judo a finalement tout appris. Si loin, si proches...

Les Britanniques ont voté « brexit ». L'Europe n'est pas très en forme. Le judo n'est pas fait pour avoir toutes les solutions. Peut-être... Car celles qui nous ont réunis pendant tout ce temps à Porec, j'y crois comme à ma propre vie, peuvent sauver le monde. Désormais, j'ai des invitations pour aller en Serbie, à Moscou, à Kiev, à Odessa, en Tchèque, à Dubrovnik et même en Sibérie « où il fait très froid et où donc on s'entraîne très fort ». Vive l'Europe ! Et vive le judo. ●